



## CINÉMA



Par François  
Ekchajzer  
Portrait  
Jean-François  
Robert pour  
Télérama

*Il a filmé les ouvriers déshérités dans le nord du pays, les enfants des rues au Yunnan, les ruraux déracinés des ateliers textiles près de Shanghai. Rencontre avec Wang Bing, intraitable documentariste du boom économique chinois.*

**T**out porte à qualifier Wang Bing de cinéaste du temps long. Non seulement parce qu'*À l'ouest des rails*, magistral premier film par lequel il s'est fait connaître en 2003, dure plus de neuf heures et que sa trilogie *Jeunesse*, dont le premier volet (*Le printemps*) sort en salles cette semaine, sera tout aussi longue. Mais aussi parce que ce documentariste construit une œuvre dont la monumentalité se dévoile peu à peu, révélant les contours d'une ample évocation de la société chinoise, de l'avènement de la République populaire (en 1949) à nos jours.

Que la vingtaine de titres qui la composent restent privés de diffusion dans le pays qui l'a vu naître en 1967 »



» l'affecte-t-il autant qu'on l'imagine ? « Pas du tout, répond-il d'une voix si posée qu'elle convainc. J'ai trop à faire pour me préoccuper de la distribution de mes films ou de ma renommée. » S'affranchir des demandes de visas d'exploitation et des autorisations de tournage lui assure par ailleurs cette liberté de création qu'il défend ardemment depuis plus de vingt ans. Depuis qu'en 1999, muni d'une petite caméra DV, il s'est risqué dans le complexe industriel en pleine dislocation du district de Tie Xi (province de Liaoning, nord-est), pour partager durant trois ans le quotidien d'ouvriers laminés par la crise et en tirer *À l'ouest des rails*.

Pense-t-il néanmoins voir les Chinois faire un jour connaissance avec son cinéma, et découvrir à travers celui-ci leur propre histoire escamotée par le régime de Pékin ? « Impossible à dire, continue-t-il. Ce pays évolue si lentement. » Et si c'était pour les générations futures qu'il bâtissait cette œuvre comme une muraille contre l'oubli, réalisant des films à un rythme soutenu, mais aussi des installations vidéo pour des galeries et des musées, de Hongkong à Paris, où il assure en ce mois de décembre la promotion de son nouveau film ? « Depuis l'obtention de mon diplôme à l'Acadé-

mie du film de Pékin, je n'ai presque jamais cessé de travailler. Mes déplacements sont toujours liés à mon activité et je me repose rarement. » Comme les ouvriers de *Jeunesse*, se dit-on, garçons et filles qu'il a filmés dans quelques-uns des dix-huit mille ateliers textiles de Zhili (un quartier de Huzhou, dans la province du Zhejiang, au sud de Shanghai), rivés à leur machine de 8 heures à 23 heures, rémunérés à la pièce et n'ayant qu'un moment de repos par semaine.

Assis devant une tasse de thé, Wang Bing évoque le chemin qui l'a conduit à eux. « Je suis un homme du Nord, commence-t-il. C'est là que j'ai grandi, dans un pays si vaste que les disparités avec le Sud sont considérables. De grandes dissonances opposent la culture du Fleuve bleu [le Yangtzi Jiang, ndlr] à celle du Fleuve jaune [le Huang hé, ndlr], qui seule m'est familière. Aussi ai-je toujours voulu m'installer dans le Sud, pour tenter de comprendre de quoi sont faits ceux qui y vivent. L'occasion m'en a été donnée lorsque j'ai eu l'idée d'adapter un roman de Sun-Shi Xiang. » Le projet sera finalement abandonné. Mais sa visite à la famille et à la tombe de l'écrivain, dans les montagnes du Yunnan, l'amène à rencontrer trois fillettes jouant seules sur le bord de la route et

Avec les migrants de l'intérieur, à Zhili, ville tout entière consacrée à la confection de vêtements pour enfants.

HOUSE ON FIRE/GILADIS GLOVER/CS PRODUCTION





## RENCONTRE AVEC LE DOCUMENTARISTE WANG BING

CINÉMA



qui survivent dans un grand dénuement. Filmé sur une période de cinq mois, *Les Trois Sœurs du Yunnan* (2012) décrit le quotidien de ces laissées-pour-compte du « miracle chinois », comme le fera deux ans plus tard *À la folie*, tourné dans un hôpital psychiatrique de la même province.

Mais l'altitude des montagnes du Yunnan ne convient pas à cet homme du Nord. « *Vivre à plus de 3000 mètres m'a causé une maladie grave. Je suis parti vers l'est, sur la côte, sans y trouver un sujet propice à un documentaire. En retournant dans le Yunnan, j'ai croisé des jeunes gens qui partaient travailler dans la province du Zhejiang. J'ai pris le train avec eux et, découvrant Zhili, j'ai tout de suite compris qu'il y avait quelque chose à faire dans cette ville entièrement consacrée à la confection de vêtements pour enfants.* » S'enracinant sur le terrain comme le ferait un ethnologue, Wang Bing noue des relations avec quelques-uns des trois cent mille « migrants de l'intérieur », qui travaillent dur et gagnent peu en vivant loin de leur village. Jusqu'à se fondre dans la trame de leur existence.

« *Quand je suis entré dans leurs ateliers, où tout est calculé au centimètre près pour y placer un maximum de machines, y tourner m'a paru impossible. Le seul moyen était de m'approcher de leurs visages, ce qui n'est pas dans mes habitudes.* » Le manque d'espace confère paradoxalement une grande énergie à son film. Collant à ceux qu'elle filme, la caméra traduit cette vitalité farouche propre à la jeunesse, fût-elle contrainte par un travail aliénant. « *Ici, tu bosses, tu manges, tu dors* », résume l'une de ces petites mains du textile dans le documentaire *Argent amer*, sorti en 2016. Présentée l'année suivante à la documenta de Kassel, l'installation vidéo *15 Hours* donne à suivre une journée de travail dans un atelier de Zhili. *Jeunesse* s'inscrit dans la continuité de ces deux œuvres, exploitant les deux mille six cents heures de rushes amassées de 2014 à 2019. « *Lorsque la masse d'images est si importante, il faut être absolument clair dans la direction que l'on fait prendre à son récit. Pour le premier volet de cette trilogie, je me suis concentré sur la vie privée, les moments d'émotion et l'expression des sentiments. Le printemps met ainsi en avant le caractère des gens du Sud et permet l'immersion du spectateur dans leur monde. Le deuxième volet, dont le montage n'est pas fini, se teintera d'amertume. Quant au troisième, il y sera question du retour à la maison.* »

Si le temps est l'allié de Wang Bing, il est aussi une composante sensible de ses films. *De Jeunesse* en particulier, qui procède par scènes d'une vingtaine de minutes, garanties de l'intégrité de ce qu'elles donnent à voir. Éthique et esthétique avancent de concert dans son œuvre qui, mettant en lumière les invisibilisés du régime, se garde d'apposer sur eux un quelconque discours. Du cinéma chinois, il dit qu'il a toujours eu partie liée avec « la politique » – comprenez : avec la propagande. Aussi son art montré-t-il un respect scrupuleux du réel, capté sans coupe ni intervention de sa part, excluant l'interview comme le commentaire. Politique, son œuvre l'est ainsi à sa manière, et historique également. De même qu'À l'ouest des rails évoque l'agonie d'une certaine Chine industrielle à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, *Jeunesse* montre l'essor de petites entreprises familiales à l'heure du « capitalisme rouge ». D'autres de ses films explorent un passé plus terrible. C'est le cas des *Âmes mortes* (2018) qui, après *Fengming, chronique d'une femme chinoise* (2007) et sa fiction *Le Fossé* (2010), nous mène aux confins du désert de Gobi, où ceux que le régime maoïste qualifiait de « droitistes » furent envoyés, de 1957 à 1961, dans les

« Dans les ateliers, tout est calculé au centimètre près. Le seul moyen pour tourner était de m'approcher des visages. »

« camps de rééducation » de Jiabiangou et y périrent en grand nombre. Composé de témoignages recueillis par Wang Bing sur une période de douze ans auprès de survivants de ces goulags, *Les Âmes mortes* attend la fin du montage de *Jeunesse* et quelques financements complémentaires pour se déployer à son tour sous une forme tripartite.

À cette veine historique se rattache un film programmé sur Arte le 22 janvier 1 – le premier que Wang Bing a tourné en France, où il vit en partie. Comme *Jeunesse* (*Le printemps*), *Man in Black* a été présenté au dernier Festival de Cannes. Il se distingue par sa concision et par une forme très éloignée des principes du cinéma direct, qui inscrit le compositeur Wang Xilin (86 ans) dans l'écrin ténébreux d'un théâtre parisien. La nudité physique dans laquelle celui-ci apparaît une heure durant participe d'une mise en scène singulière de l'histoire de sa vie : celle d'un artiste exposé aux persécutions du Parti communiste chinois et de la Révolution culturelle, mais qui lutta obstinément à travers ses œuvres symphoniques.

« *Je l'avais filmé à maintes reprises avant qu'il s'exile en Allemagne, mais cela n'allait pas. Son seul témoignage ne permettait pas d'envisager un film dans lequel sa musique aurait trouvé sa place.* » Passant du piano aux gradins, jouant, parlant, chantant, Wang Xilin habite la scène et la salle des Bouffes-du-Nord. Wang Bing y voit une sorte de tombeau, tout aussi nu que le vieil homme dont le récit et la musique éclairent ce cadre charbonneux d'une lumière intérieure.

La tentation est grande de voir dans *Man in Black* une forme d'autoportrait de l'artiste en porteur de lanterne, insensible aux sirènes du pouvoir comme à l'autocensure. Balayant la comparaison avec le musicien dont il a recueilli le témoignage, Wang Bing préfère évoquer le souvenir d'un autre homme qui « a passé sa vie à collecter des informations sur la période de la Révolution culturelle ». « *Je suis allé le voir chez lui en 2000, dans la province du Guangdong, et nous avons parlé pendant treize heures. Il m'avait dissuadé de sortir ma caméra, ne souhaitant pas laisser de traces. Je m'étais dit : "Il y aura d'autres occasions" – et mon travail m'a emporté ailleurs. À l'annonce de sa mort, j'ai grandement regretté de ne pas l'avoir filmé ce jour-là. Je ne suis plus si jeune et je sais désormais que le temps est compté.* » ●

1 Disponible dès le 16 janvier sur Arte.tv.

Remerciements à Pascale Wei-Guinot pour la traduction.

## À VOIR



Jeunesse

(Le printemps),

de Wang Bing.

En salles.

LIRE critique p. 47.